

droits de Marie; mais, ces mystères étant connus, et les principes de la foi supposés, je dis que la raison éclairée du chrétien n'aura point de peine à comprendre toute la force et la solidité des motifs qui nous obligent à honorer cette incomparable Vierge. Appliquez-vous à un sujet digne de toute votre attention.

Le premier de ces motifs est un motif de justice, pris de la dignité singulière et de l'élévation sans égale de Marie. Je sais qu'à proprement parler, il n'y a de grand que Dieu, et qu'à lui seul appartient essentiellement l'honneur et la gloire: *Soli Deo honor et gloria* (1). Mais il plaît à ce grand Dieu de glorifier aussi ses créatures faites à son image; et il veut qu'on les révère, à porportion de ce qu'il les élève, les approche par quelque endroit de lui-même, et leur communique quelque portion de sa grandeur, de sa sainteté ou de sa puissance. De là le précepte de rendre à chacun l'honneur qui lui est dû: *Cui honorem, honorem* (2). De là le devoir sacré de respecter et d'honorer les rois, à cause de la suréminence de leur dignité, *Regi quasi præcellenti* (3), et parce qu'ils sont les lieutenans de Dieu sur la terre, les représentans de sa majesté parmi les hommes, et les dépositaires de son autorité souveraine: *Dei enim minister est* (4). De là encore les hommages que nous rendons aux saints comme aux amis de Dieu: *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus* (5), et aux anges comme aux ministres de ses volontés, et à ses ambassadeurs auprès de nous: *Mittam angelum meum... observa eum* (6). Or, si tels sont les droits que donnent à de simples créatures les titres d'amis, d'envoyés, de représentans de Dieu, quels seront les

(1) I. Tim. I, 17.

(2) Rom. XIII, 7.

(3) I. Petr. II, 13.

(4) Rom. XIII, 4.

(5) Ps. CXXXVIII, 17.

(6) Exod. XXIII, 20, 21.

droits d'une créature privilégiée entre toutes les autres, qui, par une faveur ineffable et unique, a été choisie pour être la mère de ce même Dieu; qui a conçu dans son sein et produit de son pur sang un Dieu-Homme; qui l'a porté enfant dans ses bras et l'a nourri de son lait; qui a dirigé et soutenu ses premiers pas; qui, en vertu de l'autorité maternelle, a pu lui commander, et l'a vu obéir en fils respectueux et soumis: *Et erat subditus* (1)! J'avoue, mes Frères, que ce sont ici des merveilles qui surpassent de bien loin notre intelligence; et que ces prodigieux rapports entre un enfant Dieu qui obéit et une mère mortelle qui commande, ont de quoi confondre toutes les pensées de l'esprit humain. Mais il n'en est pas moins certain que ces rapports sont une suite nécessaire de l'incarnation du Verbe, ce mystère fondamental du christianisme; et qu'en se revêtant de notre nature dans les entrailles d'une vierge, celui qui, par sa divinité est infiniment au-dessus de toute nature créée et de toute loi, s'est imposé à lui-même une obligation naturelle d'honorer, comme homme et comme fils, celle de qui il a daigné recevoir le jour: *Honora matrem tuam* (2); obligation qu'il ne pouvait manquer de remplir dans toute son étendue, lui qui était venu pour accomplir toute justice, et donner l'exemple de la plus parfaite observation de toute la loi: *Non veni solvere legem, sed adimplere* (3). Plus donc l'élévation qui résulte de là pour Marie est étonnante et incompréhensible à notre raison, plus cette même raison nous dit qu'il est juste que nous honorions celle à qui l'Homme-Dieu, notre modèle et notre maître, s'est fait un devoir de rendre l'honneur et l'obéissance même: *Erat subditus*. Ajoutez que ces sacrés rapports étant indissolubles et éternels, puisqu'il sera éternellement vrai que le Fils de Dieu et le Fils de Marie, la gloire

(1) Luc, II, 51.

(2) Exod. XX, 12.

(3) Matth. V, 17.

dont il la comble en cette qualité n'est pas passagère, mais éternelle; et il veut qu'éternellement elle soit glorifiée dans le ciel par ses saints et ses anges. Comment donc l'Eglise militante et voyageuse de la terre, qui trouve toute sa consolation à répéter dans son exil les cantiques de l'immortelle Sion, refuserait-elle en ce point seul, et lorsqu'il s'agit de la mère de son époux, d'unir sa voix à celle de l'Eglise triomphante sa sœur, et de prendre part aux concerts de la bienheureuse patrie? Oh! non, mes Frères, l'accord est parfait; le ciel et la terre se répondent, et chantent à l'envi les louanges de celle que des nœuds si étroits unissent au Sauveur qu'ils adorent: *Filiæ... beatissimam prædicaverunt... et reginæ... laudaverunt eam* (1).

Qui sont ceux qui voudraient troubler une si belle harmonie, en nous disant que Dieu s'offense de ces hommages rendus à une pure créature, qu'il les voit d'un œil d'indignation et de jalousie? O erreur! ô inconcevable aveuglement! Quoi! Seigneur, vous qui nous commandez dans vos Ecritures d'honorer la mémoire des justes, et de les louer dans l'assemblée des fidèles: *Laudem eorum nuntiet ecclesia* (2); vous qui promettez de bénir ceux qui bénissent vos serviteurs, et menacez de vos malédictions ceux qui les maudissent: *Benedicam benedictibus tibi, et maledicam maledicentibus* (3); vous qui revêtez vos saints d'un éclat de gloire et de majesté, qui les rend vénérables aux rois et aux peuples: *Glorificavit illum in conspectu regum* (4); vous vous offenseriez des marques de respect que nous donnons à votre mère! il ne nous serait pas permis de bénir, avec cette femme de l'Evangile, les entrailles qui vous ont porté, et le sein qui vous a nourri! de saluer humblement, avec l'ange, cette Vierge pleine de

(1) Cant. vi, 8.

(2) Eccli. xliv, 15.

(3) Gen. xii, 3.

(4) Eccli. xlv, 3.

grâce, qui maintenant est rassasiée de la gloire céleste! de la nommer, avec Elisabeth, sainte et heureuse entre toutes les filles d'Adam! de mêler, à nos profondes adorations pour vous, les témoignages de notre religieuse vénération pour celle qui vous a donné vous-même à la terre, et sans qui nous n'aurions pu vous connaître! Eh! Seigneur, à qui se rapporte et se termine enfin tout ce culte que nous lui rendons, si ce n'est à vous! Ce que nous révérons en elle, n'est-ce pas la vive image que vous y avez tracée de vos perfections divines? ce que nous y louons, n'est-ce pas l'excellence de vos dons et de vos grâces? ce qui nous prosterne à ses pieds, ne sont-ce pas les relations intimes et les liens ineffables qui l'attachent inséparablement à vous? Loin de craindre que vous soyez jaloux de ces hommages, nous croirions vous outrager en les lui refusant. Si les rois mortels exigent à bon droit des respects pour leurs proches et pour les auteurs de leurs jours, comment n'en exigeriez-vous pas, vous le Roi immortel des siècles, pour celle qui vous a donné la vie? Et si, comme vous nous l'apprenez vous-même, c'est toucher à la prunelle de votre œil, *Qui enim tetigerit vos, tangit pupillam oculi mei* (1), que de manquer d'égards pour le moindre de vos élus; comment ne serait-ce pas blesser votre cœur dans l'endroit le plus sensible, que de traiter avec indifférence et mépris votre mère?

C'en est assez, mes chers Auditeurs, sur le premier motif qui nous oblige d'honorer Marie, et que j'ai appelé un motif de justice; le second est un motif d'amour.

Sans exposer ici tous les titres de la plus parfaite, et par conséquent de la plus aimable des créatures, à notre amour, il en est deux qui doivent particulièrement toucher nos cœurs: elle est notre grande bienfaitrice, elle est notre véritable mère. Pour par-

(1) Zach. ii, 8.

ler d'abord de ses bienfaits, est-ce assez de dire qu'ils sont immenses? ne faut-il pas avouer qu'ils sont, dans un sens, infinis? O vous, qui avez la foi, veuillez m'entendre. A qui sommes-nous redevables de tous les biens, si ce n'est à notre divin Rédempteur, qui, voyant la malheureuse postérité d'Adam déchue de tous ses droits, enveloppée dans le crime et dans la disgrâce d'un père coupable, vouée sans ressource à des maux éternels, est venu s'offrir pour nous à la justice d'un Dieu irrité, et en prenant sur lui notre châtement, nous a rendu la vie, l'espérance et le salut? Or, ce Rédempteur à qui nous devons tout, n'es-ce pas Marie, après Dieu, qui nous l'a donné? Comment donc ne serait-il pas vrai qu'avec lui elle nous a donné toutes choses? *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit* (1)? En le concevant dans son sein, et le mettant au monde, elle a conçu la grâce, enfanté la miséricorde, répandu le torrent des bénédictions divines sur la terre. Oui, tout nous vient de Marie, puisque tout nous vient de Jésus. Ce sang précieux qui a coulé sur la croix, pour l'expiation de nos péchés, et que nous buvons encore tous les jours, comme le breuvage d'immortalité, dans la coupe du salut, ce sang de la nouvelle et éternelle alliance, a eu sa source dans le cœur et les veines de Marie. Cette chair adorable déchirée, immolée pour nous sur le Calvaire, et devenue, dans l'Eucharistie, le pain vivant de nos âmes, le germe de la future résurrection de nos corps, est une portion de la chair et des entrailles de Marie. L'union ineffable de la Divinité avec notre faible nature, par laquelle Dieu est descendu jusqu'à l'homme, et l'homme est élevé jusqu'à Dieu, a été formée dans le chaste sein de Marie, devenu le sanctuaire où s'est opérée la réconciliation du ciel avec la terre. Disons-le donc hautement, et que notre reconnaissance proclame une si étonnante merveille : le bienfait que nous devons à

(1) Rom. VIII, 32.

Marie, c'est le grand bienfait de Dieu même, le mystère de la rédemption du genre humain, dont elle a été, non l'instrument aveugle, mais la libre et volontaire coopératrice. Nous fûmes rachetés, nous fûmes sauvés, du moment où cette glorieuse Vierge, donnant le consentement que Dieu, les anges, l'univers attendaient, prononça ces humbles, mais efficaces paroles : *Qu'il me soit fait comme vous avez dit : Fiat mihi secundum verbum tuum* (1). Dès lors nous eûmes un libérateur, l'enfer fut vaincu, et le ciel ouvert à nos espérances; il exista un Homme-Dieu, et tous les desseins d'une miséricorde infinie durent s'accomplir. Je le demande après cela, qu'ont fait pour notre salut toutes les autres créatures ensemble, qui puisse entrer en comparaison avec ce qu'a fait Marie? Les prophètes ont annoncé le Sauveur, les anges ont célébré sa naissance; le saint précurseur l'a montré au monde; les apôtres et les évangélistes l'ont fait connaître à tous les peuples; les ministres de l'Eglise, dans tous les siècles, nous prêchent sa parole, nous dispensent ses sacrements et ses mystères. Mais Marie a produit de sa substance ce Sauveur lui-même; elle l'a nourri, élevé, avec des soins et des sollicitudes qui ne peuvent s'exprimer, pour être notre victime; et, entrant dans l'amour du Père pour les hommes, elle n'a pas épargné son Fils unique, elle a consenti à sa mort qui nous était nécessaire; et, muette au pied de la croix, le cœur percé d'un glaive de douleur, elle l'a offert et sacrifié pour nous : *Proprio filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum* (2). Telle est, mes chers Auditeurs, la part qu'elle a eue au grand ouvrage de notre rédemption. C'est ce qu'ont reconnu tous les saints Pères; c'est ce qui a fait dire à saint Irénée, qu'Eve avait perdu le genre humain, et que Marie l'a sauvé : *Ut virginis Evæ virgo Maria fieret advocata, et quemadmodum astrictum est morti*

(1) Luc, I, 38.

(2) Rom. VIII, 32.

genus humanum per virginem, salvaretur per virginem (1); à saint Augustin, qu'une femme nous avait donné la mort, et qu'une femme nous a rendu la vie : *Per feminam mors, per feminam vita; per Evam interitus, per Mariam salus* (2); à Tertullien, que nous avons été retirés de l'abîme par le même sexe qui nous y avait précipités : *Ut quod per ejusmodi sexum abierat in perditionem, per eundem sexum redigetur in salutem* (3). Eh! que dit autre chose l'Esprit-Saint lui-même, lorsqu'il annonce, dès l'origine du monde, qu'une femme écrasera la tête du serpent, c'est-à-dire détruira toute la puissance de l'enfer : *Ipsa conteret caput tuum* (4)? Voilà les bienfaits tout divins de cette auguste Vierge, et nous n'y répondrions que par une noire ingratitude! et ce ne serait pas une partie de notre religion, de faire éclater notre reconnaissance et notre amour envers celle à qui nous devons, selon le langage de saint Cyrille (5), et la religion même, et la connaissance du vrai Dieu, et tous les privilèges de l'adoption divine en Jésus-Christ! Ce dernier mot me rappelle, que Marie n'est pas seulement notre grande bienfaitrice, mais qu'elle est encore notre mère.

Où, mes chers Auditeurs, la même adoption qui nous fait enfans de Dieu, nous fait aussi enfans de Marie. Souffrez que je développe en peu de mots ce profond et touchant mystère; que je vous montre, à vous qui êtes grands selon le monde, les fondemens d'une plus solide grandeur, d'une noblesse plus haute, que celle qui vient d'une longue suite d'aïeux, et de la plus illustre naissance. Par un effet admirable de l'incarnation du Verbe dans le sein d'une vierge, celui qui était, dans l'éternité, le Fils unique du

(1) Iren. cont. hær. l. 5, c. 19, p. 316.

(2) Aug. De Symb. tom. 6. Col. 571.—Tertullien exprime la même pensée dans son livre intitulé De carne Christi, n° 17.

(3) Tertullien, De carne Christi, n° 17.

(4) Gen. III, 15.

(5) Voyez dans la 1^{re} partie, p. 20, le texte de saint Cyrille, tiré du tom. 3 des Conciles. Col. 583.

Père : *Unigenitus filius, qui est in sinu patris* (1), est devenu, dans le temps, le premier-né d'une multitude innombrable de frères : *Primogenitus in multis fratribus* (2). Ces heureux frères d'un Dieu incarné, c'est nous, Chrétiens; lui-même il nous a donné ce doux et glorieux nom : *Vado ad fratres meos* (3). Or, Jésus-Christ, n'étant pas moins le fils de Marie par son humanité, qu'il est par sa divinité le fils du Très-Haut, nous ne serions ses frères qu'à demi, si nous n'étions associés à cette double filiation divine et humaine; si nous n'avions, en qualité de Chrétiens, un même père et une même mère avec lui. Aussi n'a-t-il voulu nous laisser à cet égard aucun doute; car de même qu'avant de monter aux cieux, il nous a dit, dans la personne des premiers disciples : Je monte vers mon père et le vôtre, *Ascendo ad patrem meum et patrem vestrum* (4); de même, avant de mourir, il nous a dit, dans la personne du Disciple bien-aimé : Voilà votre mère, en montrant la sienne, *Ecce mater tua* (5). O la touchante parole! Et nous voudrions la rendre vaine! et nous méconnaîtrions la mère que notre Sauveur expirant nous donne! cette divine mère que le ciel se glorifie d'avoir pour reine! cette mère si tendre, qui ne se contente pas de nous adopter pour ses enfans, mais qui, au moment de ses plus cruelles douleurs, sur le Calvaire, nous enfante, d'une manière ineffable, par les entrailles de sa charité, dans le sang et la mort de son premier-né, immolé pour nous en holocauste! Ah! prenons garde, mes chers Auditeurs : si nous ne voulons pas avoir Marie pour mère, nous ne sommes plus, ni les frères de Jésus-Christ, ni par conséquent les enfans de Dieu, ni les héritiers de son royaume, destinés à une éternelle vie, puisque Ma-

(1) Joan. 1, 18.

(2) Rom. VIII, 29.

(3) Joan. XX, 17.

(4) Joan. XX, 17.

(5) Joan. XIX, 27.

rie, ou la nouvelle Ève, est la seule véritable mère de tous ceux qui vivent éternellement : *Mater cunctorum viventium* (1). Mais, d'autre part, quelle incon séquence et quel outrage, si, en l'avouant pour notre mère, nous lui refusions le respect et l'amour qui lui sont dus, nous affectons à son égard une odieuse indifférence, et demeurions étrangers au culte que la piété filiale des chrétiens lui décerne ! O heureux mille fois, ceux qui savent chérir cette mère de miséricorde ! Quelle consolation ils goûtent à l'invoquer et à la bénir ! quelles beautés ravissantes ils découvrent dans la contemplation de ses vertus ! mais surtout, quels fruits précieux ils retirent de son intercession, devenue pour eux le canal de toutes les grâces, et comme une source intarissable de biens ! De sorte que, si la justice, la reconnaissance et l'amour n'étaient pas des motifs assez puissans, notre intérêt même suffirait pour nous obliger à l'honorer : dernier motif par lequel je finis.

Êtres fragiles, et à la fois immortels, nous avons des intérêts de deux sortes, ceux du temps, qui finissent avec la vie, et ceux de l'éternité, qui durent autant que Dieu même. Or, pour commencer par ces derniers, comme les plus importans, c'est la doctrine constante des saints, qu'on ne se sauve pas sans l'assistance de Marie. Ecoutez saint Bernard : Dieu, nous dit-il, ayant renfermé, dans le sein de cette Vierge, le prix entier de notre rédemption et la plénitude de tout bien, nous n'avons ni espérance, ni grâce, ni salut que par elle : *Si quid spei in nobis est, si quid gratiæ, si quid salutis, ab eâ noverimus redundare*. Saint Anselme ne craint pas d'affirmer que quiconque est abandonné de Marie périra inévitablement : *Necesse est ut pereat*. D'autres nous la représentent comme l'unique dispensatrice des trésors de Jésus-Christ ; d'autres, comme notre médiatrice nécessaire auprès du divin médiateur. Mais, que peut-on ajouter à la belle expression de saint Epiphane,

(1) Gen. III, 20.

qui la nomme le commun propitiatoire de l'univers : *Commune mundi propitiatorium* ? Le grand évêque de Meaux n'a donc fait que répéter le langage de toute la tradition, lorsqu'il a dit cette parole frappante : « Qu'en vertu d'un décret immuable de la sagesse divine, Marie contribuera éternellement à toutes les opérations de la grâce pour le salut des hommes (1). » Ainsi, c'est le sentiment, non de quelques panégyristes enthousiastes, mais des plus graves et des plus savans docteurs, comme des plus grands saints : qu'elle est la perpétuelle coopératrice de notre salut, et que la grâce n'opère rien en nous sans sa participation. Invoquez-la donc, vous tous qui ne voulez pas péir, et qui aspirez à une immortelle vie. Ames justes et ferventes, invoquez Marie, afin qu'elle vous soutienne dans la voie étroite et escarpée de la justice, et que, montant de vertus en vertus, vous parveniez à ce sommet de la montagne sainte, où Dieu couronne ses élus. Ames tièdes et imparfaites, qui traînez si lâchement le joug du Seigneur, invoquez Marie, afin qu'elle se hâte de ranimer votre langageur, avant que Dieu ne vous rejette entièrement de sa bouche, et que votre cœur affadi, se lassant d'une piété sans goût et sans consolation, parce qu'elle est sans fidélité et sans amour, ne regrette les délices du crime, et ne retourne, selon l'expression de l'Écriture, à son vomissement. Et vous, pécheurs, qui, plongés dans l'abîme des plus honteux désordres, sentez l'horreur de votre état, mais désespérez d'en sortir ; qui ne croyez plus à la possibilité de rompre des chaînes si pesantes, et de vaincre des habitudes si invétérées, recourez à Marie : avec son secours, tout vous deviendra possible ; vos ténèbres se dissiperont ; le vice perdra pour vous ces charmes trompeurs qui vous ont séduits ; la vertu vous fera sentir ses attraits bien plus puissans et plus doux ; et vous retrouverez dans des mœurs plus pures, la paix

(1) Sermon de Bossuet sur la Nativité de Marie, troisième partie.

et le bonheur que vos passions n'ont pu vous donner. Et vous-même, ô impie, dont la perte semble inévitable, puisque vous êtes en guerre ouverte avec le ciel, s'il vous reste encore quelque pitié de vous-même, si quelquefois, à la pensée de l'affreuse alternative où vous êtes, et de l'épouvantable problème que la mort viendra bientôt résoudre, vous ne pouvez vous empêcher de frémir, et ne renoncez pas à prendre quelques mesures contre un éternel malheur; tournez aussi vos regards vers Marie, et dans votre amère perplexité, n'hésitez pas à lui dire: O Vierge, dont on raconte tant de merveilles, s'il est vrai que vous ayez un si grand pouvoir auprès de Dieu, et qu'il ne rejette aucune de vos demandes; s'il est vrai qu'on ne se sauve que dans la foi des chrétiens, et que l'incrédulité soit une déplorable erreur qui mène à une éternité de désespoir, obtenez qu'un rayon de cette foi divine, depuis si long-temps éteinte dans mon esprit, y luise de nouveau, et me fasse retrouver la route hors de laquelle on se précipite et on se perd; je reconnaitrai à ce signe que vous m'avez exaucé; je marcherai à cette lumière, et revenu de mes égaremens, je n'oublierai jamais que je vous dois le plus grand des bienfaits. O impie, essayez: et quelque faible que soit cette prière, j'ose me rendre garant que, si la sincérité l'accompagne, elle ne sera pas inutile; et peut-être serez-vous du nombre de ces heureux incrédules, qui, touchés d'une grâce victorieuse, retirés, comme par miracle, du chaos de toutes les erreurs, passent des ombres de la mort dans les régions de la lumière et de la vie.

C'est ainsi que cette bienheureuse Vierge nous assiste dans tous les besoins de nos âmes. Mais daignait-elle aussi, cette reine du ciel, prendre part à nos intérêts terrestres et périssables? Ah! elle est mère, et rien de ce qui touche ses enfans ne lui est étranger. Sa sollicitude, imitant celle du Père céleste, s'étend à toutes nos nécessités, pour y subvenir; à tous nos périls, pour les écarter; à tous nos maux, pour

les adoucir; à nos affaires et à toutes nos entreprises légitimes, pour en favoriser le succès, autant que le demande ou le permet notre véritable bien. Entre-rai-je ici dans un long détail de faits, pour prouver ce que j'avance? Lisez, mes Frères, lisez les histoires des temps passés, et les annales de l'Eglise, et voyez partout les fléaux détournés, les tempêtes apaisées, les malades guéris, les morts ressuscités, les armées ennemies vaincues, les villes et les empires sauvés par la protection de Marie. Parcourez cette grande capitale et les provinces de ce royaume; voyez cette multitude de temples et de sanctuaires consacrés sous son nom dans les cités et les bourgades, sur les rivages de nos mers et sur les écueils qui les bordent, dans le fond des vallées et sur la cime des montagnes; demandez à quelle occasion ils ont été construits, et vous apprendrez que chacun d'eux est un monument de quelque signalée faveur obtenue par l'intercession de Marie, de quelque éclatant prodige opéré par sa puissance. Nommez-moi ces fêtes si nombreuses, instituées en son honneur, qui remplissent tout le cours de l'année, et où elle est invoquée sous tant de dénominations diverses, comme la dispensatrice de la victoire, l'arbitre de la paix, la reine de miséricorde, la ressource assurée de tous les besoins; et je vous montrerai qu'elles sont autant de témoignages solennels de la reconnaissance du monde catholique, pour la chrétienté tant de fois délivrée miraculeusement, ou de l'inondation des barbares, ou de l'oppression des Musulmans, ou des schismes, des factions, des guerres intestines qui la désolaient, ou d'autres maux extrêmes qui menaçaient de la détruire. N'avons-nous pas eu récemment encore la consolation de voir établir par le Saint-Siège apostolique une nouvelle fête, sous le titre de Notre-Dame Auxiliatrice, pour rendre grâce à Marie de cette mémorable et merveilleuse restauration, qui a retiré l'Europe de l'abîme où la plus affreuse des révolutions l'avait précipitée?

O France, que tu es heureuse d'avoir été mise solennellement, il y a deux siècles, par un de tes pieux monarques, enfant de saint Louis, sous la protection spéciale de cette glorieuse patronne! C'est elle, après Dieu, qui t'a rendu tes autels, ton trône antique, et la race bienfaisante de tes rois très-chrétiens. O Marie, achevez votre ouvrage, protégez cette France, la fille aînée de l'Eglise, qui pendant quatorze cents ans, a conservé, sans altération, le dépôt précieux de la vraie foi, qui fut long-temps la patrie des saints, comme elle est toujours celle des héros; qui de nos jours même a été arrosée du sang des martyrs de la religion comme de la fidélité, et qui n'a encore, hélas! ni relevé toutes ses ruines, ni guéri toutes ses plaies. Protégez ce roi qui vous chérit et vous révère; qui vous a toujours invoquée dans ses longues disgrâces, soutenues avec une si noble constance; qui vous rend hommage de toutes ses consolations et ses prospérités; et qu'on voit si souvent quitter son trône pour aller prosterner son front auguste au pied de votre autel, vous confier ses royales sollicitudes, vous recommander la perpétuelle pensée de son esprit, le grand besoin de son cœur: la félicité de ses peuples. Oh! combien de fois les peuples, à leur tour, vous demandent le bonheur de leur roi bien-aimé, et la longue durée de son règne paternel! Ah! qu'il vive assez pour voir tous ses vœux accomplis, les discordes éteintes, la religion et les bonnes mœurs respectées dans tous ses états, comme elles le sont dans son auguste famille, l'impiété et la licence replongées dans les enfers, et tous les cœurs réunis dans l'amour d'un si bon prince, et du Dieu qui récompense les rois vertueux et les sujets qui leur ressemblent! Ainsi soit-il.

SERMON

SUR

LA GRANDEUR DE MARIE,

POUR LA FÊTE

DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Fecit mihi magna qui potens est.

Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. (Luc. 1, 49.)

L'HOMME était grand dans sa première origine, parce qu'il était uni à son Dieu, et immortel. Ces deux privilèges attachés à l'innocence furent perdus avec elle, et dès lors toute la véritable grandeur de l'homme s'évanouit. Dieu, irrité de sa révolte et de son orgueil, ne vit plus que sa bassesse et son néant; il se souvint qu'il l'avait formé du limon de la terre, et, pour l'obliger à s'en souvenir lui-même, il le condamna à rentrer par la mort dans la poussière d'où il l'avait tiré. C'en était assez pour faire comprendre à l'homme coupable qu'il ne pouvait plus être grand que par l'humilité et le repentir, sur cette terre devenue sa prison et son tombeau; et que, s'il lui était encore permis d'aspirer à la gloire, ce ne pouvait être que dans un monde meilleur, où la justice divine étant satisfaite, et la miséricorde le relevant de sa déplorable chute, il serait revêtu une se-